

L'incertitude structurelle des crises internationales : une étude analytique

Patricia M. Close

Volume 7, Number 3, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700688ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700688ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Close, P. M. (1976). L'incertitude structurelle des crises internationales : une étude analytique. *Études internationales*, 7(3), 323–342.
<https://doi.org/10.7202/700688ar>

L'INCERTITUDE STRUCTURELLE DES CRISES INTERNATIONALES : UNE ÉTUDE ANALYTIQUE

Patricia M. CLOSE *

I – LA QUESTION

L'absence de connaissances cumulatives qui afflige l'étude des relations internationales prévaut également dans la discipline plus spécialisée de la recherche sur les crises internationales :

La constante notoire de la plupart des études de crises réside dans leur incapacité à fournir un bagage cumulatif de connaissances sur la classe d'événements qu'elles envisagent ¹.

Bien que cette observation remonte à 1967, au cours du symposium de Princeton sur les crises internationales, il en est encore ainsi à l'heure actuelle². Cette absence d'accumulation, c'est-à-dire le processus par lequel une recherche sert de fondation à la suivante, qu'il s'agisse d'un progrès par rapport à l'effort antérieur, ou d'une dénégation, est attribuée au fait que les recherches sur la crise internationale portent essentiellement sur des aspects différents du même phénomène ³.

Il semble que l'on attache au concept de crise des significations communes les plus vagues qui soient. Comme de nombreux analystes ne se donnent même pas la peine de définir une crise... le terme lui-même est utilisé à tort et à travers ⁴.

Nous nous efforcerons ici de déterminer les causes de cette inconstance conceptuelle, d'étudier d'un œil critique les différentes tentatives d'intégration, tant empiriques que théoriques, pour enfin proposer le concept « d'incertitude structurelle » comme cadre analytique susceptible de constituer un bon outil d'intégration.

* Professeur à l'université Carleton, Ottawa.

1. Charles F. HERMANN (éd.), *International Crises: Insights for Behavioral Research*, New York : The Free Press, 1972, p. 3.

2. James N. ROSENAU, « Success and Failure in Scientific International Relations Research : Report on the Workshops », Ojai Valley Conference, juin 1973, p. 47.

3. *Ibid.*

4. HERMANN, *International Crises*, p. 4.

Par le passé, on pouvait, au moins partiellement, attribuer l'absence de précision analytique dont souffrait le concept de crise internationale, à la nature épisodique et courante de l'interprétation donnée au terme tel qu'il était utilisé par les media et les hommes politiques : « Tout le monde sait qu'il s'agit d'une crise quand elle arrive. L'étiquette est pratiquement devenue instantanée et mondiale ⁵. » Les ouvrages publiés au cours des années soixante sur les crises dénotent une certaine ambiguïté à l'égard de cet écueil conceptuel ⁶. Au contraire, les recherches des années soixante-dix semblent nettement préoccupées par le problème.

Pratiquement, tout étudiant des crises internationales dans les dernières années a dû faire face au problème d'identification. Qu'est-ce vraiment qu'une crise internationale et comment peut-on la distinguer, systématiquement, d'une situation de non-crise ? ⁷

Dans la mesure où les chercheurs en relations internationales ressentent le besoin de spécifier avec précision le sens exact d'une crise internationale, on se demande comment, après quinze ans de recherches intensives, cet effort n'a pas encore abouti ? On trouve un élément de réponse dans la nature du phénomène lui-même, sa complexité, son caractère inhérent d'unicité, ses propriétés instables, le tout agrémenté des processus complexes mais infiniment intégrés que soulèvent le mécanisme psychologique et la tension. Quoique complexe, le phénomène, admettons-le, est réfractaire à toute conceptualisation, non pas tant en raison de sa complexité mais bien plutôt à cause d'une certaine tradition dans les ouvrages de science politique, qui consiste à ne concevoir la crise internationale qu'à titre de variable de situation ou de variable systémique ⁸. En d'autres mots, il n'existe pas de définition scientifique commune de la crise internationale parce que deux perspectives rivales, l'école décisionnelle et les théoriciens du système, ont examiné des aspects différents du même phénomène.

L'approche décisionnelle examine les crises internationales en tant que situations phénoménologiques, c'est-à-dire, des situations telles qu'elles sont perçues par les dirigeants. À l'origine de cette approche, on retrouve la phénoménologie sociale d'Alfred Schutz ⁹, explicitée dans le premier cadre d'analyse

5. Charles McCLELLAND, « The Acute International Crisis », dans *Contending Approaches to International Politics*, édité par Klaus Knorr & Sidney Verba, Princeton : Princeton University Press, 1961, p. 183.

6. James A. ROBINSON, « Crisis : An Appraisal of Concepts and Theories », *Political Science Annual* 2, pp. 11-148.

7. Charles A. McCLELLAND, « Crisis & Threat in the International Setting : Some Relational Concepts », manuscrit non publié, juin 1975, p. 1.

8. On peut largement attribuer la distinction à Charles Hermann dans la mesure où elle est au cœur même de l'organisation de son ouvrage, *International Crises : Insights for Behavioral Research*, et elle demeure le concept central de ses recherches. « Indicators of International Political Crises : Some Initial Steps Toward Prediction », dans *Theory & Practice of Events Research : Studies in Intra-Nation Actions and Interactions*, édité par Edward E. AZAR et Joseph D. BEN-DAK (New York : Gordon and Breach Science Publishers, 1975).

9. La phénoménologie sociale telle qu'exposée par Alfred Schutz est l'application de la phénoménologie d'Husserl aux sciences sociales. Voir le texte ci-dessous.

décisionnelle de Snyder, Bruck et Sapin¹⁰. Ils soutiennent que « l'explication du comportement d'un État réside dans la façon dont les dirigeants définissent leur situation¹¹ ». Il s'agit d'une hypothèse fondée sur le théorème de Thomas selon qui, « si les hommes définissent une situation comme étant réelle, elle devient réelle dans ses conséquences¹² ». Étant donnée cette perspective phénoménologique, la définition la plus en vogue parmi les théoriciens de la décision est celle de Charles Hermann :

Une crise est une situation qui 1) exerce une menace sur des objectifs de première importance pour l'unité décisionnelle, 2) restreint le temps disponible pour répondre avant que la décision ne soit transformée et 3) surprend les membres de l'unité décisionnelle au moment de son émergence¹³.

L'hypothèse qui sous-tend cette définition veut que si ces trois caractéristiques sont présentes, le processus décisionnel sera passablement plus différent que si seulement une ou deux d'entre elles se manifestent. Bien que la plupart des études décisionnelles tiennent compte de la définition à trois podes qu'offre Hermann, on a jugé que son application était trop limitée en envergure¹⁴, trop relativiste, partant, conceptuellement insatisfaisante¹⁵ et, également insoutenable empiriquement¹⁶. Il s'en est suivi qu'une seule des trois variables, celle de la

10. On retrouve dans le cadre d'analyse une référence explicite à Schutz. Voir Robert C. GRAY, « Social Phenomenology and the Study of International Conflict : The Level of the Individual in a New Theoretical Context », texte miméographié, février 1976, p. 12.
11. Richard C. SNYDER, H. W. BRUCK & Burton SAPIN, « The Decision-Making Approach to the Study of International Politics », dans ROSENAU, *International Politics and Foreign Policy*, New York : The Free Press, 1969, p. 202.
12. Cité par Robert MERTON, *Social Theory & Social Structure*, New York : The Free Press, édition révisée, p. 421.
13. Charles HERMANN, « International Crisis as a Situational Variable », dans ROSENAU, *International Politics and Foreign Policy*, p. 414.
14. Seules les crises de Cuba et de Corée répondent aux critères de crise tels qu'Hermann les a élaborés dans son cube. *Ibid.*, p. 415 .
15. Conceptuellement, il est impossible de comparer le temps de décision en période de crise et le temps horaire. En effet, la complexité des tâches, les questions de personnalité, les facteurs culturels, etc., entrent tous dans le calcul du temps de décision. Voir James A. ROBINSON, « Crisis Decision-Making : An Inventory and Appraisal of Concepts, Theories, Hypotheses and Techniques of Analysis » *Political Science Annual and International Review*, vol. II, 1969-70. La surprise n'est pas un concept adéquat non plus dans la mesure où « la surprise véritable est désorientante et parmi ses conséquences sur le comportement social, on retrouve la tendance à tourner en rond, sans but précis, que l'on observe dans la plupart des scènes de désastre. Une crise ne peut survenir sans une certaine mobilisation d'actions d'urgence ». McCLELLAND, « Crisis and Threat in the International Setting », p. 35.
16. Les résultats des propres études de Hermann ne donnent que des conclusions empiriques incertaines. Dans *Crisis in Foreign Policy : A Simulation Analysis* (New York : Bobbs-Merrill Co. Inc., 1969), on découvre que pour une série de paires de situations simulées, la menace combinée soit avec un temps limité, soit avec un élément de surprise, rend compte du processus décisionnel aussi précisément que des situations de crise pure où toutes les variables sont combinées (tableau de la p. 200). Au cours d'une étude subséquente, « Threat, Time and Surprise : A Simulation of International Crisis », dans HERMANN, *International Crisis*, les résultats indiquent que la menace seule donne autant de résultats significatifs que la crise pure (tableau 6, p. 208).

menace à l'endroit d'objectifs prioritaires, est apparue comme le critère par excellence des crises internationales. On le retrouve dans *Crisis, Escalation, War*, de Ole Holsti, où la crise est rituellement définie comme « une situation de menace inattendue pour des valeurs importantes caractérisée par un temps décisionnel limité ¹⁷ ». Pourtant, quelques pages plus loin, la tension, qui est identifiée à la crise elle-même, est perçue de façon unidimensionnelle « comme le résultat d'une situation qui menace des buts ou des valeurs importants ¹⁸ ».

Bien que dans les ouvrages spécialisés, on considère généralement que la menace est une composante fondamentale des situations de crise, la définition par la menace aux objectifs ou valeurs est loin d'être universellement acceptée par les chercheurs parce qu'elle ne résoud pas le paradoxe relativiste de la perspective décisionnelle. Nonobstant les arguments des théoriciens de la valeur, les modèles analytiques des études coûts-bénéfices ¹⁹ ont un statut tout aussi relativiste que celui des études décisionnelles. Cela tient à la difficulté qu'il y a à évaluer la priorité que les participants attachent à des buts et objectifs qui peuvent changer tant dans le temps que par leur contexte ²⁰. Bien que l'on puisse alors avoir des doutes sur la primauté de la « menace aux objectifs ou valeurs » comme cause plutôt que comme simple justification de l'action, même quand on peut établir cette primauté des objectifs, des études de cas ont démontré que des changements d'objectifs et/ou de valeurs peuvent survenir en cours de crises – en fait, c'est souvent ce qui se produit ²¹.

On constate une difficulté additionnelle dans la théorie de la valeur : la distinction ontologique entre les buts de l'individu et « l'objectif national ». Cette distinction crée un problème pour toutes les études décisionnelles alors que le seuil psychologique et les perspectives cognitives du décideur individuel ne sont pas les mêmes que ceux d'une nation tout entière, ni même de l'élite qui établit la politique étrangère. En outre, la somme des perceptions individuelles de n'importe quelle dimension n'est jamais égale à celles du groupe, qui

17. Ole R. HOLSTI, *Crisis Escalation War*, Montréal : McGill-Queen's University Press, 1972, p. 9.

18. *Ibid.*, p. 11.

19. L'analyse coût-bénéfice part de l'hypothèse selon laquelle le comportement d'un participant en temps de crise est motivé par les objectifs à atteindre ou à protéger. La situation de conflit est alors celle où des objectifs contradictoires sont poursuivis.

20. On peut en trouver un exemple en comparant les incidents du *Pueblo* et du *Mayaguez* qui sont à peu près semblables sauf que deux jours avant la prise du *Pueblo*, le 21 janvier 1968, le siège de Khe Sanh avait commencé au Viêt-nam et que le Comité du Sénat sur les Affaires étrangères était en train de décider s'il fallait mener des auditions publiques sur l'incident du *Tonkin*. En revanche, le *Mayaguez* fut saisi le 12 mai 1975, deux semaines après le retrait des Américains de Saïgon. Les intérêts nationaux menacés étaient objectivement les mêmes dans les deux cas. Pourtant, en raison des contextes différents, la perception de la menace n'avait provoqué une riposte de force que dans le cas du *Mayaguez*. Voir Robert SIMMONS, « The *Pueblo*, EC-121 and *Mayaguez* Incidents : Some Continuities and Contrasts », (miméographié, 1976).

21. Charles A. McCLELLAND, « Decisional Opportunities and Political Controversy : The Quemoy Case », *Journal of Conflict Resolution* 6, septembre 1962, pp. 201-213.

possède sa propre dynamique, ses propriétés holistiques²². Margaret Hermann, qui s'est interrogée sur cette question par rapport à la « menace aux objectifs ou valeurs », soutient qu'une crise de politique étrangère ne survient que lorsque l'individu s'approprie les buts du groupe au point qu'une menace à l'endroit d'objectifs nationaux est ressentie comme une tension personnelle²³. S'il en est ainsi, dans nos efforts pour identifier les crises internationales par des indicateurs de situation, nous courons vers le cul-de-sac.

Définir la crise en fonction de la défense de valeurs nationales consiste simplement à déplacer le problème d'identification à l'ensemble complexe de valeurs qui nécessitent une défense. Cette identification est au moins aussi difficile que celle de la crise elle-même²⁴.

L'approche systémique n'obtient guère de meilleurs résultats dans sa définition des crises internationales. Oran Young donne une définition systématique générale de la crise comme étant

un ensemble d'événements dont le déroulement rapide augmente l'impact des forces déstabilisantes dans le système international général ou dans n'importe lequel de ses sous-systèmes à des niveaux substantiellement au-dessus de la « normale » (i.e. : moyenne) et accroît les possibilités de violence dans le système²⁵.

Pourtant, alors que la crise internationale, conçue comme variable systémique, est comprise comme le processus qui crée un changement brutal dans une ou plusieurs variables systémiques critiques du système international ou d'un sous-système, quand on passe à l'analyse empirique, ce n'est pas la relation entre le système et la crise que l'on étudie. Ceux qui sont dédiés au cadre systémique tendent plutôt à examiner les caractéristiques structurelles de la crise internationale elle-même. Bien que l'hypothèse de base de l'approche systémique soutient que l'explication repose sur les processus systémiques qui contrôlent la réalité observable, plutôt que sur la prise de conscience des participants, on trouve bien peu d'efforts de théorisation sur le comment ou le pourquoi du contrôle de la réalité par ces processus systémiques. On constate plutôt que les théoriciens du système se sont retranchés sur leur ligne Maginot où l'approche systémique se contente d'être une façon intelligible d'organiser des données afin d'éviter d'être en présence « d'une collection d'éléments accumulés par hasard ou d'un univers archaïque de données²⁶ ».

22. I. L. JANIS, *Victims of Groupthink*, Boston : Houghton, Mifflin, 1972.

23. Margaret HERMANN, « Crisis Decision-Making from a Psychological Perspective », texte mimeographié non publié, 1976.

24. McCLELLAND, « Crisis and Threat », p. 14.

25. O. R. YOUNG, *The Intermediaries : Third Parties in International Crises*, Princeton : Princeton University Press, 1967, p. 10.

26. John J. WELTMAN, « Systems Theory in International Relations : A Critique », *Polity* VI, 3, printemps 1972, p. 307.

Charles McClelland, peut-être l'une des figures de proue parmi les systémistes qui décortiquent les crises internationales, n'échappe pas à cette critique. L'échec qu'a subi McClelland dans sa tentative d'élaborer une théorie systémique explicative de la crise tient partiellement à sa perspective inductive de la théorie qu'il considère comme un outil empirique utile, susceptible de fournir un « catalyseur » pour reconnaître et assimiler les données²⁷. Le catalyseur que propose McClelland est la séquence d'interaction alors que la crise internationale est définie comme « un type particulier d'altération du réseau constitué par les actions interreliées entre des parties à un conflit²⁸ » caractérisé, en particulier, par un accroissement et une variation des événements identifiés²⁹. En dépit de ses possibilités empiriques, cette identification des crises internationales par niveau de comportement ne semble pas avoir bénéficié de l'aval de tous les chercheurs. Les réticences tiennent surtout à son absence de fondement théorique. Comme l'a indiqué James Robinson, bien que l'approche événement/interaction de McClelland ait apporté une contribution sensible à la mesure des crises, elle ne contribue pas à la conceptualisation des crises internationales ni à la théorie de la crise elle-même³⁰.

Cependant, la césure qu'opère Robinson entre l'opérationnel, le conceptuel et le théorique n'est pas justifiable. En effet, bien que Robinson allègue que l'absence de définition précise de la crise provient de l'absence d'une théorie de la crise³¹, la théorie et le concept forment une relation circulaire. La théorie, même dans son sens le plus déductif, est une « libre création de l'esprit³² ». Elle émerge à partir d'une certaine compréhension du phénomène théorisé. Pourtant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce phénomène lui-même ne peut s'étudier adéquatement sans une orientation théorique. Il n'est pas plus acceptable de séparer l'opérationnel et le conceptuel dans la mesure où un concept analytique des crises internationales a besoin tant d'un sens propre que d'une valeur heuristique. Un bon concept, nous dit May Brodbeck, « a un référent clairement identifiable (un sens) à propos duquel nous connaissons une ou plusieurs lois (importance)³³ ».

27. Charles A. MCCLELLAND, *Theory and the International System*, Londres : The McMillan Co., 1966, p. 19.

28. Charles A. MCCLELLAND, « The Beginning, Duration, and Abatement of International Crises : Comparisons in Two Conflict Arenas », dans HERMANN, *International Crises*, p. 97.

29. Charles A. MCCLELLAND, « Access to Berlin : The Quantity and Variety of Events, 1948-1968 », dans J. David SINGER (éd.), *Quantitative International Politics : Insights and Evidence*, New York : The Free Press, 1968, p. 183.

30. James ROBINSON, « Crisis : An Appraisal of Concepts & Theories », dans HERMANN, *International Crises*, p. 25.

31. *Ibid.*, p. 27.

32. Ernst NAGEL, *The Structure of Science : Problems in the Logic of Scientific Explanation*, New York : Harcourt, Brace & Worlds Inc., 1961, p. 85.

33. May BRODBECK, *Readings in the Philosophy of the Social Sciences*, Londres : The MacMillan Co., 1968, p. 8.

Nous faisons essentiellement face, bien qu'il s'agisse là d'une caractérisation extrême à laquelle il manque la rigueur que Brodbeck exige, à une situation où une approche offre un référent identifiable, à savoir les réseaux d'interactions, tandis que l'autre donne son importance au concept de crise en le rattachant philosophiquement à la phénoménologie et, scientifiquement, aux théories de la psychologie. Et pourtant, les deux approches s'opposent, sont incomplètes ; elles ne sont pas complémentaires, ni même comparables. Cette situation provient du fait que les deux approches envisagent des aspects différents du même phénomène ; l'approche systémique, se concentrant sur les réseaux d'interaction, enferme le processus décisionnel des acteurs impliqués dans une « boîte noire », tandis que l'approche décisionnelle, se concentrant sur la perspective d'un acteur unique, ignore aussi bien le processus interactionnel que l'acteur « dyadique ».

Il n'y a rien de foncièrement antipathique dans les deux approches ; en fait, on pourrait tenter de les considérer comme nécessairement interdépendantes et complémentaires. De par leur nature même, les crises internationales sont internationales, c'est-à-dire que la communication entre acteurs est une condition préalable nécessaire ; autrement, nous ne traiterions que de crises nationales de politique étrangère³⁴. De même, les réseaux objectifs d'interaction, à moins qu'ils ne soient reliés théoriquement à leurs sources subjectives, à savoir le processus décisionnel au sein de chaque unité, demeurent de simples indicateurs des crises, sans en accroître la compréhension ou la conceptualisation.

La césure dichotomique entre les deux approches, apparente dans tout le domaine des relations internationales, ne repose pas sur un effort d'incohérence logique, mais découle plutôt d'un souci de simplification méthodologique. Les « boîtes noires » sont utiles dans les recherches empiriques dans la mesure où elles réduisent le champ d'analyse ; pourtant, « les conséquences de cette stratégie sont à l'origine de l'absence de modèle causal solide et explicatif du comportement international³⁵ ». Au cours des cinq dernières années, on a tenté de réunir les deux approches en reconnaissant que les dichotomies de recherche étaient inutilement rigides. Cependant, ces tentatives ont tendance à vouloir incorporer en un seul modèle les deux approches séparées, ou encore de greffer empiriquement la méthodologie de recherche d'une approche sur le cadre théorique de l'autre, plutôt que de se concentrer sur ce que Henry Teune a identifié comme étant le but de la recherche comparative : l'établissement de « relations théoriques entre les variables du macro-système et le comportement du micro-niveau³⁶ ». Un tel lien théorique est indispensable si l'on veut vraiment réunir

34. Anthony J. WIENER remarque que les ouvrages sur les crises internationales ne se concentrent pas sur les crises dans le système international mais plutôt sur les crises dans les sous-systèmes nationaux, particulièrement sur les « crises nationales américaines et, parfois, dans quelques autres pays ». Dans HERMANN, *International Crises*, p. 8.

35. Edward E. HAZARD, « Ten Issues in Event Research », dans HAZARD, *Theory Practice & Theory*, p. 8.

36. Henry TEUNE, « Macro-Theory and Micro-Analysis : An Interpretation of Comparative Social Research », texte miméographié, non publié, 1976, p. 8.

les deux approches puisqu'elles représentent différents niveaux d'analyse. Comme le souligne Heinz Eulau, le problème du niveau d'analyse n'est pas de nature théorique, contrairement à ce que soutient David Singer³⁷, mais plutôt méthodologique. Eulau prétend que bien qu'il ne soit méthodologiquement pas possible de changer de niveau d'analyse, on ne commet pas un sophisme écologique ou individualiste si l'on justifie théoriquement le transfert³⁸. Avant d'amorcer la discussion sur un lien théorique possible entre les deux approches, il y a lieu d'examiner brièvement un échantillon des tentatives récentes d'intégration.

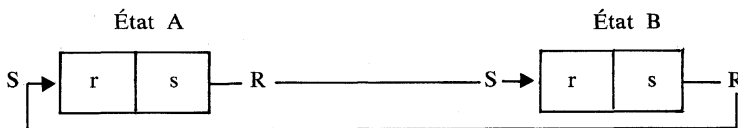
II - L'ÉTAT ACTUEL DES TENTATIVES D'INTÉGRATION

Les premières tentatives d'intégration des approches décisionnelle et systématique remontent sans doute aux études de Stanford sur la crise de 1914. Le modèle d'interaction stimulus-réponse médiatisé (S-r : s-R) est un modèle empirique de comportement interétatique, isomorphe par rapport à un modèle même antérieur, celui de la théorie psychoneurologique des activités centrales autonomes de D. O. Hebb, de 1949³⁹. L'hypothèse de base de la variante internationale du modèle veut que la réponse (R) d'un acteur sera dictée par sa perception (r) de la situation (S) qui est interactive dans la mesure où l'on affirme que, dans une situation de crise, les stimuli sont extranationaux, le produit R de la nation A devenant le facteur S pour l'État B.

39. D. O. HEBB, *The Organization of Behavior*, New York : John Wiley & Sons Inc., 1949.

FIGURE 1

*Modèle d'interaction stimulus-réponse médiatisé*⁴⁰



où : S = événement international objectif
 r = perception de S par les dirigeants
 s = assertion par les dirigeants de leurs attitudes et intentions
 R = action de réponse objective.

37. David SINGER, « The Level of Analysis Problem in International Relations », dans KNORR et VERBA, *The International System*, p. 91. En dépit de ses exhortations à l'endroit des niveaux d'analyse, Singer commet dans le même article une faute contre ce qu'il prêche, puisque l'État-Nation en tant qu'acteur n'est pas au même niveau que les perceptions des dirigeants individuels.

38. Heinz EULAU, *Micro-Macro Political Analysis*, Chicago : Aldine Publishing Co., 1969, p. 12. L'erreur écologique est commise quand on explique un phénomène de niveau micro par une explication de niveau macro. L'erreur individualiste est l'inverse.

40. Ole R. HOLSTI, Robert C. NORTH et Richard BRADY, « Perception and Action in the 1914 Crisis », dans J. David SINGER (éd.), *Quantitative International Politics: Insights and Evidence*, New York : The Free Press, 1968, p. 133.

Traitant exclusivement des perceptions des menaces hostiles, s et r sont opérationnalisés en termes de niveaux d'hostilité (comprenant fréquence et intensité) à partir d'une analyse de contenu des données puisées au sein des archives de 1914. En comparant l'interaction de base du modèle et les données de 1914, on a établi que dans les situations d'engagement limité (Triple Entente), il en résultait une diminution des niveaux de violence de la réponse R . Au contraire, dans les situations d'engagement plus intense (Double Alliance), on constatait un accroissement régulier de la violence dans R mis en corrélation avec les actions-intrants S . Cette incapacité à prédire R sur la base de S mena le groupe de Stanford à conclure que la perception est une variable intermédiaire. Les variations d'hostilité dans des situations de crise ne s'expliquent pas simplement par les facteurs objectifs et neutres de S et de R ; le processus $S-r$ entre également en ligne de compte. Cependant, bien que le modèle conseille d'examiner l'interaction des variables de perception et d'action, il recommande plus qu'il ne donne.

Tout d'abord, les seules variables qui ne sont pas reliées par un lien de causalité sont celles de $r : s$. Or, $r : s$ est le lien critique si l'on veut comprendre comment le processus de perception individuelle est transformé en attitudes et en intentions au niveau national. Bien que personne n'ait résolu ce transfert de niveau cognitif, il suscite quand même un problème pour la rigueur du modèle. On peut également critiquer l'absence de rigueur du modèle dans la mesure où les variables elles-mêmes ne sont pas mutuellement exclusives. Petit « s » tend particulièrement à être imprécis, ayant deux significations opérationnelles, attitudes et intentions. En outre, ses limites ne sont pas dégagées puisqu'il chevauche r et R . Cette absence d'exclusivité mutuelle découle de la distinction confuse entre attitude et perception. Dans l'arène diplomatique, une expression orale peut être considérée à juste titre comme un événement, étant donné son impact potentiellement aussi intense qu'une action dans le domaine militaire. En outre, on ne peut pas simplement déclarer que, si S ne prédit pas R , c'est parce que la perception est une variable intervenante. Bien que $S-r$ puisse bien être le processus intermédiaire, on ne peut ignorer la possibilité que certaines variables exogènes tronquent la relation établie. On songe, par exemple, à des variables structurelles inhérentes à une situation particulière, ou encore à d'autres processus intermédiaires tel que le processus bureaucratique de mise en œuvre, $s-R$. Il y a lieu plutôt d'évaluer la perception par analyse multivariée, pour établir la covariance de S et de R tout en contrôlant l'impact de la perception.

Le modèle présente une difficulté méthodologique : il repose sur l'analyse de contenu qui n'est pas seulement coûteuse et longue, mais qui dépend d'un accès à des données qui, très souvent, ne sont pas disponibles. Il est intéressant de noter que l'extension la plus prometteuse du modèle stimulus-réponse médiatisé, celle de l'analyse en chaîne de Markov, se limite aux domaines où les données sont disponibles. Duncan et Silversson sont parvenus à se fonder sur

les Livres Blancs exceptionnels publiés par le gouvernement indien⁴¹, tandis que l'étude originelle a utilisé les données de 1914, alors que Dina et Joseph Zinnes et Robert McClure ont construit un modèle d'hostilité à l'aide d'une chaîne de Markov en deux étapes.

$P_n \cdot R_{n+1} \longrightarrow P_{n+1}$ (étape de réception-perception)

$E_n \cdot P_{n+1} \longrightarrow E_{n+1}$ (étape de perception-expression)

où P_n = perception antérieure des dirigeants

R_{n+1} = message hostile reçu au jour $n+1$

P_{n+1} = perception des dirigeants

E_n = expression hostile des dirigeants au jour n

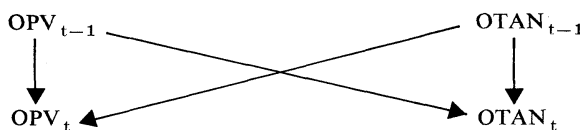
E_{n+1} = expression hostile des dirigeants au jour $n+1$

Compte tenu de l'hypothèse de la théorie de la connaissance où l'acquis change en réponse à un renforcement, l'hypothèse de base du modèle est que les perceptions ou actions présentes peuvent être prédites à partir des perceptions et actions antérieures. Cependant, bien que cette méthode d'analyse établit plus concrètement le lien entre perception et action, elle est de portée limitée puisqu'elle ne se réfère qu'à l'hostilité. En outre, elle n'échappe pas à la critique de non-significativité. La connection entre perception et action n'est pas établie comme une relation causale. Il n'en demeure pas moins que la corrélation entre les deux a augmenté de validité.

L'ouvrage de Raymond Tanter, *Modelling and Managing International Conflicts: The Berlin Crises*, tombe dans la catégorie des modèles de synthèse : le modèle de réaction/répétition est une combinaison de l'approche décisionnelle représentée par le modèle du processus organisationnel de Graham Allison et du modèle d'interaction/événement systémique de McClelland⁴². L'hypothèse de travail de l'étude affirme que l'intensité courante d'une alliance résulte de l'intensité antérieure d'une relation adverse (événement/interaction) ainsi que de la propre intensité antérieure de l'alliance (processus organisationnel). L'hypothèse événement/interaction veut que les actions courantes de l'OPV résultent des actions antérieures de l'OTAN, tandis que l'hypothèse du processus organisationnel estime que les actions courantes de l'OPV sont la conséquence d'actions antérieures de l'OPV.

FIGURE 2

Modèle réaction/répétition



41. George DUNCAN et Randolph SILVERSON, « Markov Chain Models of Conflict Analysis : Results for Sino-Indian Relations 1959-1964 », *ISQ* 19, septembre 1975.

42. Raymond TANTER, *Modelling and Managing International Conflicts: The Berlin Crises*, Beverly Hills : Sage Publications, 1974.

Tanter a recours, comme méthode de recherche, aux données événementielles où l'unité d'analyse de base est le compte d'intensité de l'événement conflictuel *. Il s'est servi de l'indice de conflit et de la technique d'échelonnement de Corson pour mesurer la fréquence et l'intensité du comportement conflictuel au cours du conflit de Berlin, l'intensité moyenne d'action (les comptes d'intensité divisés par les fréquences des événements conflictuels entre nations et dans le temps) constituant la variable dépendante. La technique d'analyse était statistique : l'analyse de la variance servait à estimer l'effet des variables indépendantes – alliance, conflit et phase – sur la variable dépendante – l'intensité d'action ; l'analyse de régression servait à estimer les paramètres des processus d'interaction/événement et d'organisation où l'accent est mis sur le contexte de la phase. Les résultats intérimaires de l'analyse de variance montraient que le conflit et la phase étaient plus importants que l'alliance dans l'explication du niveau et de l'hétérogénéité de l'intensité conflictuelle. Avec l'analyse de régression, on établissait que le couple événement/interaction tend à prédominer dans les phases d'intensification, tandis que les processus d'organisation prédominent dans les phases de réduction.

On peut critiquer le modèle de réaction/répétition pour plusieurs raisons mais en ce qui nous concerne ici, – l'évaluation du modèle en tant que tentative d'intégration – l'objection principale réside dans le fait que le modèle organisationnel d'Allison ne représente pas vraiment l'approche décisionnelle pour les recherches sur les crises internationales. Comme il part de l'hypothèse selon laquelle le comportement de politique étrangère s'explique par « les produits de routine d'une grande administration qui fonctionne selon certains types réguliers de comportements⁴³ », le modèle conceptuel ignore le critère phénoménologique critique et intégral de l'approche décisionnelle. Plutôt que d'incorporer les deux approches en un seul modèle, Tanter se contente d'examiner les processus systémiques de réaction et de répétition au cours de différentes phases de crise. La perception est accolée au modèle, intervenant à titre de variable indépendante pour l'hypothèse événement/interaction. Cependant, on a établi que son impact sur l'intensité d'action du modèle était insignifiant ; c'est un résultat peu surprenant dans la mesure où l'identification d'une affectivité négative par l'entremise des données événementielles est d'une validité douteuse, tandis que la validité des mesures sur l'échelle de Corson est limitée, pour ne pas dire pire.

Ce problème de mesure de la perception à l'aide des données événementielles n'est jamais apparu plus évident que dans le « Projet de recherche comparative sur les événements des nations » de Hermann. En effet, Hermann, qui est bien connu pour ses recherches sur les décisions de crise, tente explicitement d'intégrer les variables de situation aux variables systémiques :

* On a jugé que le terme neutre « compte » est celui qui traduit mieux le terme anglais « scores », plutôt qu'un terme plus subjectif comme « résultat » ou plus global comme « niveau ».

43. Graham T. ALLISON, « Conceptual Models and the Cuban Missile Crisis », *American Political Science Review* LXIII, septembre 1969, p. 690.

L'objectif ultime est d'intégrer ou de combiner des éléments de ces perspectives en une explication multicausale du comportement externe⁴⁴.

Les données du projet *CREON* ont été conçues pour satisfaire les deux perspectives, de telle sorte qu'il soit possible d'étudier empiriquement les relations clés entre les variables à partir d'une collection de données communes. Cependant, bien que les catégories de comportements politiques du projet *WEISS* de McClelland ont vraisemblablement été améliorées, passant d'ailleurs à 35 et réparties dans les huit groupes de Corson⁴⁵, il n'en demeure pas moins que l'opérationnalisation des variables de situation – temps limité, surprise et menace – laisse encore beaucoup à désirer. Codées à partir des données de *Deadline Data*, les perceptions mesurées ne sont pas celles des dirigeants mais bien celles des codeurs : étant donné le format de la source des données, il est impossible pour le codeur de se mettre dans la peau du dirigeant et de juger « en fonction de la perspective du décideur⁴⁶ ». Tout ce que le codeur peut faire c'est déduire rétrospectivement et intuitivement des faits accumulés. Ce n'est évidemment pas une technique valable pour évaluer la situation subjective d'un participant. Il en va de même des méthodes un peu plus valables mais toujours incertaines de la simulation, des questionnaires et de l'analyse de contenu. Le projet *CADIC*⁴⁷ réussit mieux à incorporer les variables systémiques et les variables de situation dans un même groupe de données : les variables codées sont le comportement et les objectifs mais les objectifs sont traités par analyse de contenu, c'est-à-dire, codés à partir du contenu réel et non des événements.

Un auteur seulement, Charles McClelland, au cours d'une étude récente sur « Crise et menace dans le contexte international : quelques concepts en relation », a entrepris l'amalgame des deux approches – analyse systémique et analyse décisionnelle – d'une manière qui rejoint celle que l'on va proposer ici – par l'élaboration d'un lien théorique. Le lien théorique que propose McClelland est la menace. Les processus décisionnels sont dichotomisés comme ceux de Tanter en un réseau bimodal de comportements organisationnels où domine la routine mais où, de temps à autre, se glisse un comportement d'urgence. Ce comportement d'urgence risque de se produire quand une série d'événements inventoriés se rattachent à la perception d'une menace, c'est-à-dire que la série

s'insère dans une région de menace latente et motive la transition cognitive dans un champ de menace active. Une tension psychologique apparaît et s'étend... l'incertitude s'accroît⁴⁸.

44. Charles F. HERMANN *et alii*, *CREON : A Foreign Events Data Set*, Beverly Hills : Sage Publications, 1973, p. 13.

45. *Ibid.*, tableau C, appendice, p. 74.

46. *Ibid.*, appendice, p. 97.

47. Albert LEGAULT, Janice STEIN, John SIGLER et Blema STEINBERG, « L'analyse comparative des conflits interétatiques dyadiques (*CADIC*) », *Études Internationales* IV, décembre 1973.

48. MCCLELLAND, « Crisis and Threat in the International Setting : Some Relational Concepts », p. 34.

Dans cette perspective événement-menace-crise de McClelland, les flux d'événements interagissent avec les perceptions de menace. Un événement international n'est plus seulement un événement inventorié mais est défini phénoménologiquement comme « le produit unique, délimité de la cognition⁴⁹ ». La menace est une variable psychologique, « l'anticipation individuelle d'un danger qui s'approche et qui provoque la réponse caractéristique intitulée 'stress' ou 'tension' *⁵⁰ », tandis que la crise a une définition behavioriste : les réponses comportementales exceptionnelles ou inhabituelles sont provoquées par le fardeau de la menace.

Cette perspective, de nature individuellement réductionniste à l'origine, est transposée par McClelland au niveau sociétal agrégé de la nation par l'intermédiaire de la théorie culturelle des espaces cognitifs accumulés⁵¹. Les métimages des menaces nationales sont transférées à l'individu par les media de masse, dans les sociétés modernes ou par le folklore, dans les sociétés traditionnelles. Cependant, les complications que ce schéma crée sont aussi difficiles que celles qu'il cherche à éviter : les valeurs nationales, internisées par l'individu, deviennent le foyer d'évaluation – et on a déjà vu plus haut les problèmes que cela suscitait. En outre, l'indice que choisit McClelland pour la menace – l'imagerie somatique – complique plutôt que ne simplifie les niveaux d'analyse par la réification de la nation. Il est paradoxal que McClelland, le théoricien du système, ait choisi un indice que Johan Galtung avait conçu pour une typologie de la violence personnelle⁵². Non seulement Galtung ignore-t-il cette imagerie somatique dans ses études de la violence structurelle, mais l'argument de base de son article sur « la violence, la paix et la recherche sur la paix » veut que la violence ne puisse pas être traitée uniquement en fonction de ses manifestations personnelles mais qu'il faut au contraire en étudier les caractéristiques structurelles.

III – LA CONCEPTUALISATION DE LA CRISE PAR L'INCERTITUDE

Suivant les traces de McClelland, nous consacrerons les pages qui suivent à l'élaboration d'un lien théorique entre le comportement interactif et les processus décisionnels sous-jacents des acteurs impliqués. Nous sommes d'accord avec McClelland : la clé réside dans la menace.

49. *Ibid.*, p. 18.

* À noter que « tension » en anglais ne se traduit pas dans ce contexte par *tension* en français. « Tension », en anglais, est une pression tandis que le fameux « stress » anglais équivaut à *tension* en français.

50. *Ibid.*, p. 19.

51. Anthony WALLACE, « Cognitive Theory », *International Encyclopedia of the Social Sciences*, New York : The MacMillan Co. et The Free Press, 1968, vol. 2, p. 238.

52. Johan GALTUNG, « Violence, Peace and Peace Research », *Journal of Peace Research*, 1969, p. 174.

La plupart des étudiants de la crise ont déjà reconnu que la menace est un élément fondamental dans une situation de crise, mais cette prise de conscience n'a pas conduit beaucoup d'entre eux à examiner ce facteur en profondeur⁵³.

Alors que McClelland examine le facteur menace en supposant qu'à la base de la perception d'une menace par un individu, il faut associer les aspects connotatifs somatiques inhérents aux événements, on suggère ici que c'est l'incertitude créée par les événements qui menace les dirigeants ou décideurs. À la perspective événement-menace somatique-crise, on substitue le cadre événement-menace de l'incertitude-crise. Assez paradoxalement, c'est McClelland lui-même qui, le premier, a proposé d'utiliser l'incertitude comme mesure de la crise⁵⁴, mais il n'a jamais élaboré théoriquement ce concept opérationnel, peut-être à cause de la difficulté de son application aux données WEISS⁵⁵. Le but de cette section est de développer analytiquement le concept d'incertitude, un concept qui a une virtualité d'intégration pour les approches rivales – systémisme et analyse décisionnelle – des crises internationales.

L'incertitude relie la perspective systémique à la perspective décisionnelle. En effet, d'une part, la mesure de l'incertitude par la théorie de l'information⁵⁶, telle qu'utilisée par Charles McClelland, peut élucider les réseaux d'interaction entre acteurs et, d'autre part, l'hypothèse du contrôle de l'incertitude, fondamentale en cybernétique, peut expliquer le processus de prise de décision en temps de crise. La définition d'une crise internationale est dès lors celle d'une situation d'incertitude structurelle⁵⁷, où la structure de la situation de conflit entre deux ou plusieurs actions change brutalement et ces acteurs perçoivent qu'elle a des conséquences imprévisibles. On peut opérationnaliser systématiquement cette structure d'incertitude en tant que réseau d'interaction dyadique d'incertitudes de réponse. Subjectivement ambiguë tant dans ses conséquences que dans son processus, l'incertitude de la situation est jugée menaçante par les acteurs. La tension associée à une situation de crise découle de l'incertitude elle-même. Dès lors, le processus décisionnel qui s'ensuit vise à réduire l'incertitude plutôt qu'à calculer des valeurs des buts, ou des objectifs. On estime que les hypothèses de la cybernétique plutôt que celles du modèle analytique de maximisation des valeurs sont essentielles au processus de décision en temps de crise internationale. La conceptualisation des crises internationales comme situa-

53. MCCLELLAND, « Crisis and Threat », p. 17.

54. MCCLELLAND, « Access to Berlin ».

55. Les données WEISS contiennent trop de cellules zéro pour une bonne mesure d'incertitude.

56. Le calcul par l'information de l'incertitude relative de McClelland, HREL, est une adaptation du calcul de l'incertitude ou de l'information potentielle par la théorie de l'information ($H = \sum_{i=1}^n p_i \log_2 p_i$); elle serait sensible à un changement relatif en reliant les événements observés à leur norme hypothétique ($HREL = \frac{H(\text{observé})}{H(\text{maximum})}$).

57. John D. STEINBRUNER, *The Cybernetic Theory of Decision: New Dimensions of Political Analysis*, Princeton: Princeton University Press, 1974. Steinbruner utilise le concept d'incertitude structurelle. On l'expliquera plus en détail plus loin.

tions d'incertitude structurelle donne une perspective plus vaste que la définition par « la menace aux valeurs ». Cette dernière tend à se concentrer sur le statut ou sur la stabilité, obligeant à voir les crises comme des situations de menace à l'endroit des valeurs établies plutôt que comme des possibilités de changement structurel. Cette notion de valeur n'est pas inhérente au sens générique du terme : *krinein* en grec pour « séparer » ou « décider », ce qui, selon la terminologie médicale traditionnelle, dénote un changement dans la maladie qui permet d'établir si le résultat ultime sera la guérison ou la mort⁵⁸. Il est également intéressant de constater que cette dualité linguistique ne se limite pas à une langue : la plus commune des dix translittérations de crise en chinois étant *wei-chi*, qui signifie « occasion dangereuse ». Pourtant, en dépit de la structure linguistiquement dialectique du terme, la science politique occidentale a assigné au mot crise une valeur négative. « Les crises sont fondamentalement mauvaises et quand elles sont mal gérées, elles sont pires⁵⁹. » L'explication de cet état de choses par la sociologie de la connaissance serait que la recherche en science politique dans ce domaine, dominée par les États-Unis et, par conséquent, axée sur les crises internationales américaines, épouse les intérêts des nantis qui n'ont aucun intérêt à changer la structure de la situation internationale. On réifie plutôt les crises internationales comme étant des situations menaçantes de violence personnelle plutôt que comme des possibilités de corriger une violence structurelle.

On pourrait donner une raison moins « brûlante » à la concentration sur l'aspect « menace aux valeurs » plutôt que sur l'occasion que présentent les crises internationales : l'aspect logique au plan statut des relations dyadiques investiguées. La crise de Corée en 1950 n'est généralement pas exposée comme une crise entre les États-Unis et la Corée⁶⁰ et dans les études sur les crises au Moyen-Orient, la dyade principale est celle d'Israël et l'un ou l'autre État arabe⁶¹, tandis que dans la « crise des missiles » de Cuba, Cuba est traitée comme quotité négligeable⁶² tout comme T'ai-wan dans les crises de Quemoy et Matsu⁶³. Tant que cette symétrie sera respectée dans l'étude des crises internationales, celles-ci continueront à être considérées comme des menaces aux valeurs plutôt que comme des occasions de changement structurel. Cependant, si l'on étudie les relations asymétriques impliquées, « l'occasion » a un rôle à jouer à titre « d'agent provocateur » – la Corée du Nord, l'OLP, Cuba et T'ai-wan cherchent à redresser le déséquilibre structurel.

58. Robert C. NORTH *et alii*, *Content Analysis: A Handbook with Applications for the Study of International Crisis*, Northwestern University Press, 1963, p. 4.

59. MILBURN, « The Management of Crises », p. 271.

60. Glenn PAIGE, *The Korean Decision: June 24-30, 1950*, New York: The Free Press, 1968.

61. Joseph D. BEN-DAK et Edward E. AZAR (éd.), « Research Perspectives on the Arab-Israeli Conflict: A Symposium », *Journal of Conflict Resolution* XVI, juin 1972.

62. E. ABEL, *The Missile Crisis*, Philadelphia: Lippincott, 1966.

63. Charles McCLELLAND, « Action Structures and Communication in Two International Crises: Quemoy – Berlin », dans ROSENAU, *International Politics and Foreign Policy*.

Si la menace est essentielle à la crise, alors la menace imprimée par l'incertitude, contrairement à la perspective des « menaces aux valeurs », n'achève pas le cycle conceptuel. Il permet plutôt d'étudier une crise à partir de la perspective de ceux qui l'ont provoquée, ceux dont les valeurs, les buts ou les objectifs ne sont pas menacés par la crise mais bien plus par le *statu quo*. La partie qui amorce la crise se sentira encore menacée par l'entrophie structurelle de la situation de crise. C'est bien là « la matière brute de l'anxiété⁶⁴ ». En d'autres mots, on estime, indépendamment du fait qu'un acteur soit opportuniste ou non, qu'il existe une tension causée par l'incertitude de la situation et de ses conséquences. On ne met pas en cause la conceptualisation de la crise en tant « qu'agent complexe de tension⁶⁵ », mais plutôt la cause sous-jacente des tensions.

En raison de l'influence de Lazarus, on admet généralement dans les ouvrages sur les crises que la tension se situe au niveau des valeurs et objectifs menacés. Il soutient que

le mot qui traduit le mieux les aspects psychologiques de la tension est « menace » [où] la menace réfère à une anticipation de danger... le sens du mot danger étant généralement élargi pour inclure les dommages à des valeurs et à des objectifs importants⁶⁶.

Non seulement la psychologie intervertit à volonté les termes menace et tension, une confusion qui s'applique à n'importe quelle science sociale (la tension apparaissant le plus souvent comme la réponse, et la menace comme le stimulus), mais en outre, si la menace est limitée, comme ci-dessus, au danger anticipé pour des objectifs et des valeurs, la relation n'est même pas suffisante. Plutôt, « la menace est un phénomène omniprésent dans la vie humaine⁶⁷ » et comprend « l'incompréhension sur ce qui se passe, comme c'est le cas des situations ambiguës, des incertitudes⁶⁸ ».

Alors que les expériences de Pavlov ont d'abord montré que la tension pouvait être induite par des situations ambiguës, ce n'est qu'en 1919 que Frenkel-Brunswik examina la relation entre la menace et l'incertitude, créant même le concept d'intolérance de l'ambiguïté⁶⁹. Stanley Budner a défini par la suite ce concept comme

64. Stephen B. WITHEY, « Reaction to Uncertain Threat », dans G. W. BAKER et D. W. CHAPMAN (éd.), *Man and Society in Disaster*, New York : Basic Books Inc., 1962, p. 117.

65. MILBURN, « The Management of Crises », p. 262.

66. Richard S. LAZARUS, « Stress », dans *International Encyclopedia of the Social Sciences*, 1968, vol. 15, p. 340.

67. WITHEY, « Reaction to Uncertain Threat », p. 93.

68. *Ibid.*, p. 99.

la tendance à percevoir des situations ambiguës comme sources de menace... Une situation ambiguë est celle que l'individu ne peut convenablement structurer ou catégoriser faute d'indices suffisants... bref, des situations caractérisées par la nouveauté, la complexité ou l'insolubilité ⁷⁰.

Les crises internationales, conceptualisées en situations d'incertitude structurelle, sont ambiguës et, à ce titre, sont susceptibles de provoquer une menace. Cette façon de concevoir les crises internationales a un précédent :

Le processus de décision en politique étrangère a toujours impliqué un élément d'incertitude pour ses participants. Les conseils et critiques de Machiavel concernant les relations interétatiques, la déclaration bien connue de Bismarck sur « l'art du possible » et les traités contemporains sur la théorie des jeux se concentrent tous sur cet élément d'incertitude ⁷¹.

Cependant, par incertitude structurelle nous pensons à un type particulier d'incertitude : une situation tellement complexe que le dirigeant est incapable de conceptualiser les probabilités de résultats. Contrairement aux jeux de change, la situation n'a pas une structure inhérente suffisante pour permettre de spécifier les règles du jeu. La situation caractérisée d'incertitude structurelle est celle où ni l'intuition, ni la loi des grands nombres ne permet d'assigner des probabilités au déroulement des événements.

L'imposition d'une structure suffisante sur la situation pour décrire les résultats possibles et estimer leurs probabilités d'émergence, est elle-même une source d'incertitude. On peut intituler cette forme spéciale d'incertitude « l'incertitude structurelle » ⁷².

On établit une distinction analytique entre risque et incertitude. Le risque n'existe que si les probabilités conséquentes sont connues, comme dans les jeux de chance. Quand les probabilités ne sont pas précisément connues et doivent être estimées, alors on dit du dirigeant qu'il fait face à une incertitude ⁷³. C'est une distinction que ne font pas toujours les théoriciens. Par exemple, Jan Triska,

69. Au fond, une variable de personnalité comme l'intolérance de l'ambiguïté a des inconvénients sur le plan opérationnel, souffrant du relativisme psychologique de toutes les variables décisionnelles. En revanche, elle a des mérites indéniables : le premier vient de la conceptualisation par la menace ; il existe « un léger avantage à la conceptualisation de la menace dans la mesure où la relation entre la réponse de menace et le stimulus créé par les événements vécus est directe » (McCLELLAN, « Crisis and Threat », p. 17). Mais, contrairement aux autres formes de menace, l'intolérance de l'ambiguïté a l'avantage d'être « relativement tributaire de la situation », ce qui donnerait une certaine prime à la situation plutôt qu'à la personnalité (Stanley BUDNER, « Intolerance of Ambiguity as A Personality Variable », *Journal of Personality* 30, 1962, p. 49).

70. BUDNER, « Intolerance of Ambiguity », pp. 29-30.

71. Jan TRISKA, *Pattern and Level of Risk In Chinese Foreign Policy Making, 1949-1965*, Stanford University Study, U. S. Office of Naval Research AD659320, 1967, p. 3.

72. STEINBRUNER, *The Cybernetic Theory of Decision*, p. 18.

73. *Ibid.*, p. 17.

dans ses études des formes et niveaux de risque dans l'élaboration des politiques de crise en Chine et en URSS, soutient que les dirigeants réagissent à l'incertitude en procédant à une double évaluation des probabilités prioritaires, d'une part, et de la volonté/capacité d'engagement dans des situations risquées, d'autre part⁷⁴. En établissant cette distinction analytique, il devient évident que le calcul de la valeur prévue que suggère le modèle analytique formel du cadre décisionnel est inadéquat pour les situations d'incertitude structurelle. Il est insatisfaisant en raison de la difficulté qu'il y a à estimer les probabilités de l'incertitude. Pour compenser cette difficulté, le modèle analytique s'est enrichi du concept de probabilité subjective où les estimés subjectifs de probabilité sont corrigés par des mises à jour obtenues par le calcul des probabilités contingentes d'après le théorème de Bayes.

Cependant, le fardeau que représentent les calculs dans ce modèle semble devoir augmenter l'indécision plutôt que de mener à des résultats analytiques valables⁷⁵. Bien que ce travail ait une valeur certaine pour évaluer la rationalité qui sous-tend les décisions de crise, il est peu probable que, devant les exigences qu'impose le traitement de l'information, le cadre analytique puisse expliquer le processus décisionnel dans les situations infiniment complexes des crises internationales.

Les théories cybernétiques, en revanche, offrent une explication du processus décisionnel fructueux dans des situations complexes qui n'exigent pas un mécanisme décisionnel élaboré. À partir de l'hypothèse du contrôle de l'incertitude, le décideur réagit par l'intermédiaire « d'un répertoire d'opérations qu'il effectue en séquence tout en contrôlant quelques variables de rétroaction⁷⁶ ». L'accent est mis sur le processus – le processus d'élimination de l'incertitude – plutôt que, comme c'est le cas du modèle analytique, sur la découverte de la meilleure solution, compte tenu des contraintes imposées par le calcul direct. Cependant, le modèle cybernétique ne parvient pas plus à donner une explication suffisante de la décision de crise. L'incertitude structurelle implique une insuffisance de la structure et une absence de stabilité qui compromettent la simplicité du processus décisionnel cybernétique. Le modèle cybernétique est seulement capable d'expliquer comment des mécanismes décisionnels simples opèrent : par un filtrage de l'information, que les types établis de réponses ne sont pas programmés pour recevoir, des formes largement susceptibles d'adaptation se produisent dans des environnements qui peuvent s'avérer très complexes. Cependant, le modèle cybernétique ne parvient pas plus à donner une explication dépend de la stabilité de composition des environnements, c'est-à-dire que les environnements doivent être stables dans le temps et composés de

74. TRISKA, *Pattern and Level of Risk in Chinese Communist Foreign Policy Making*, p. 4.

75. Sur les recherches en cours dans ce domaine, voir Raymond TANTER et Janice STEIN, « Abstract and Figures for Israeli Decision-Making 1967 and 1973 », texte mimeographié non publié, février 1976. Voir également : *Introduction to Decision Analysis: A Case Study*, chap. 1, McLean, Virginia : Decisions and Designs Inc., 1973.

76. STEINBRUNER, *Cybernetics Theory of Decision*, p. 55.

sous-systèmes hiérarchiquement structurés⁷⁷. Les crises entre nations, définies en termes d'incertitude structurelle, ne répondent pas aux conditions de composition stable. Elles sont éminemment instables, étant caractérisées par leur brièveté et leur intensité d'interaction.

Steinbruner, dans *The Cybernetic Theory of Decision*, trouve une solution à ce dilemme en soulignant que bien que les crises internationales ne soient pas suffisamment structurées pour permettre un processus cybernétique cohérent, on peut néanmoins expliquer le processus décisionnel en situations de crise si, aux hypothèses cybernétiques du contrôle de l'incertitude, on ajoute des éléments de la théorie cognitive. En d'autres mots, à la base du processus décisionnel, on retrouve la capacité subjective de résoudre l'ambiguïté en imposant une structure à des données, qui autrement seraient ambiguës, par la voie de l'inférence catégorique plutôt que par des jugements de probabilité. Le problème central pour le théoricien de la cognition est celui du cybernéticien – la gestion de l'incertitude ; seul le processus est différent. Plutôt que les propriétés inhérentes dont l'environnement impose la structure, l'esprit impose une image qui ne correspond pas nécessairement, mais qui simplifie la structure incertaine de l'environnement.

Outre les modes cybernétique et cognitif de faire face à l'incertitude, on peut concevoir une troisième option : la cohérence logique de la théorie de l'information et la correspondance empirique des expériences psychologiques. La loi de l'information exige que les acteurs en situation d'incertitude cherchent à augmenter leur information. Cette recherche de l'information provoquerait un accroissement dans la diversité des incertitudes de réponse puisque « tout » serait essayé. Cette proposition se voit étayée par les recherches empiriques de Nathan Brody sur les effets de la motivation sur l'incertitude de réponse⁷⁸. L'augmentation des incertitudes de réponse renverse le résultat du modèle de clôture cognitive alors que l'incertitude est contrôlée par la simplification de la complexité de la situation, ce qui entraîne une limitation dans la diversité des réponses possibles. Étant donné l'hypothèse cybernétique du contrôle de l'incertitude, la question devient empirique. Est-ce que la diversité des réponses à la disposition des acteurs s'accroît ou diminue en temps de crise par rapport aux situations de non-crise, ou bien le changement est-il insignifiant ? Si le réseau de réponses change dans les situations de crise par rapport aux situations de non-crise, nous aurions alors de bonnes raisons pour considérer les crises internationales comme des situations d'incertitude structurelle non seulement sur le plan analytique mais également au niveau empirique.

Ce mouvement en dehors du chemin de routine des activités internationales indique l'émergence de situations critiques qui, de par leur nature même, menacent les relations ordinaires⁷⁹.

77. *Ibid.*, p. 67.

78. Nathan BRODY, « Information Theory, Motivation and Personality », dans *Personality Theory and Information Processing*, édité par H. M. Schroder & P. Suedfeld, New York ; The Ronald Press Co., 1971.

79. Rodney TOMLINSON, « Status Report on International Interaction, December 1970–January 1971 », miméographié, University of Southern California, 1971, p. 3.

IV – CONCLUSION

Pour conclure, nous avons tenté d'élaborer une conceptualisation de la crise qui soit suffisamment large pour s'appliquer tant à la perspective systémique que décisionnelle, sans être vaste au point d'aboutir à un concept vague et amorphe. Nous proposons le concept d'incertitude structurelle. Une crise internationale ainsi définie est un changement soudain dans la structure de la situation de conflit, un changement qui, ayant des conséquences imprévisibles, provoque une tension dans la perception des acteurs impliqués. Nous estimons que le concept d'incertitude structurelle est applicable aux principales approches rivales qui parsèment les ouvrages spécialisés sur les crises. Le concept a un référent facilement identifiable dans le calcul systémique de l'incertitude relative que délimitent les réseaux dyadiques d'événements/interactions. Il est relié à la perspective théorique décisionnelle où il acquiert sa significativité par les théories psychologiques de la menace de l'incertitude et grâce aux hypothèses cybernétiques sur le contrôle de l'incertitude. Cependant, bien que l'incertitude structurelle puisse offrir un cadre analytique commun pour l'examen des crises internationales, les liens théoriques postulés entre les processus phénoménologiques et systémiques ne sont pas démontrés. Ils ont une logique virtuelle mais n'ont pas encore acquis leurs lettres de noblesse empirique⁸⁰.

(Traduit de l'anglais)

80. Giovanni SARTORI, « Concept Misinformation in Comparative Politics », dans *The American Political Science Review* LXIV, n° 4, décembre 1970, p. 1034.